

Dimanche 13 septembre 2020 – 24^e ordinaire année A

Première lecture : Ben Sira le Sage 27, 30 – 28, 7

Psaume 102 (103)

Deuxième lecture : lettre de saint Paul apôtre aux Romains 14, 7-9

Évangile : Matthieu 18, 21-35

Homélie

Les lectures bibliques de ce dimanche parlent de rancune, de colère, de vengeance, de péché, de dette... et aussi de pardon et de compassion. On devine que la pointe de ces paroles, c'est le pardon.

Pour le sage Ben Sira, rancune et colère caractérisent le pécheur, et celui qui se venge s'expose à la colère de Dieu. C'est pour cela qu'il faut pardonner. Sans quoi l'on va de vengeance en vengeance, et c'est l'escalade de la violence.

Mais comment pardonner ? Le pardon ne risque-t-il pas de justifier l'injustice ? A un tel questionnement, les lectures d'aujourd'hui fournissent deux réponses :

1.- Il s'agit de revenir aux commandements de Dieu comme à une source, car c'est alors la justice du Seigneur et non celle des hommes qui va s'appliquer, la loi de Dieu et sa justice étant plus grandes que la loi et la justice humaines ; pardonner, dans l'esprit des commandements bibliques, c'est se mettre en accord avec la justice d'un Dieu qui pardonne les torts des hommes envers lui.

2.- Dans l'Évangile, Jésus, sous la forme d'une parabole, met en scène un roi qui, pour récupérer son dû veut vendre le serviteur qui lui doit de l'argent. Or, ce roi se ravise et, par compassion, lui remet finalement sa dette. Mais le problème est que le serviteur, une fois libre, se comporte à l'inverse à l'égard des autres. C'est pour cela que le roi se met en colère, revient sur sa décision et livre aux bourreaux le serviteur qu'il avait pourtant gracié.

Cette parabole indique que la compassion devrait toujours vaincre l'esprit de vengeance et la rancune. Par toute sa vie, Jésus nous montre cette voie. C'est aussi ce que nous confessons dans le Notre Père : « Père, remets-nous nos dettes comme nous-mêmes les avons remises à ceux qui nous devaient », ce que Jésus traduit par le principe de pardonner jusqu'à soixante-dix fois sept fois, autrement dit toujours, en toute circonstance.

Dans la relation au Seigneur, c'est le pardon qui est premier. Ce qui change, entre la sagesse de l'Ancien testament et la Bonne Nouvelle de Jésus, c'est que Dieu n'est plus une menace, et que s'il y a éventuellement colère de sa part, elle est dirigée contre le mal lui-même et non contre la personne, fût-ce le plus grand des pécheurs. Aussi, il ne s'agit pas de pardonner en vue d'obtenir de Dieu une faveur – ce serait instrumentaliser la grâce – mais il s'agit de prendre conscience que Dieu nous a comme pardonné d'avance, que sa miséricorde est anticipation de notre conversion à lui. Telle est la raison pour laquelle il faut pardonner aux autres : comme nous, les autres sont déjà atteints par la grâce divine.

Dans le pardon, il y a toujours une sorte de sacrifice : je dois vivre avec ce qu'on m'a pris, dérobé, et qui peut-être me manque. On ne sort pas indemne du pardon : accepter la perte de ce qu'on possède et qui nous est dû nécessite un vrai dépassement, qui peut faire mal, surtout s'il s'agit d'injustice ; cela fait mal. Mais ce que commande Jésus est plus fort que cette douleur : pardonner vraiment, c'est toujours une dépossession au profit d'autrui, et c'est ce qu'ultimement Jésus vit lui-même dans le mystère de la croix. Mais pardonner devient alors gagner en intimité avec le Seigneur, se confier à son amour.

Le Seigneur attend de nous que nous nous présentions à lui les mains vides, avec pour seule richesse de lui rendre la confiance qu'il nous fait. C'est une question de foi. A travers nos dépossession au profit des autres, c'est le Seigneur qui se dépossède pour nous. A travers notre capacité de pardonner, c'est le Seigneur qui pardonne. Mais on ne se dépossède jamais de l'amour : plus on le donne et plus il grandit, plus il fructifie et plus on peut en recueillir les fruits. Telle est la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu.

P. Hugues GUINOT